

### XIII

#### MARCHE SUR PUEBLA.

A l'état-major. — Un condottiere. — Marche en avant. — Les Cumbres. — Opération de change. — Sur les plateaux. — Inaction. — Enfin ! — Répartition de la cavalerie. — Convoi attaqué. — Distractions dramatiques. — Nos auxiliaires. — Conseil de guerre. — Marche en bataille.

En arrivant à Orizaba, j'avais des visites officielles à faire, et la première de toutes était celle que je devais au général en chef.

— C'est très bien à vous, me dit le général Forey, dès que je l'abordai, de vous rendre à votre poste en l'état de santé où vous vous trouvez. Faites-moi le plaisir de venir dîner ce soir avec moi, pour que nous puissions faire plus ample connaissance.

— Mon général, c'est impossible; j'ai devancé mes bagages et je ne possède pas d'autre uniforme que celui que j'ai sur le corps.

— Voilà une excuse que je n'accepte pas. A ce soir !

L'impression qu'il me donna, pendant ce dîner, fut celle que j'avais déjà éprouvée, en 1847, lorsque, lieutenant de spahis, j'avais été pendant quinze jours le commensal du général Baraguey d'Hilliers, en tournée d'inspection. A la place du chef raide et enfermé dans sa dignité, que je m'attendais à rencontrer, je trouvai un homme bienveillant, un causeur intéressant, un maître de maison qui voulait qu'à sa table tout le monde

fût à son aise. Il réservait pour le service, et pour les circonstances où ses ordres étaient mal exécutés, ses emportements, si terribles mais si courts, qui lui ont valu une réputation imméritée et persistante de violence et de brusquerie.

Le général Forey, esclave des volontés de l'Empereur, s'appliquait à entretenir de bonnes relations avec M. Dubois de Saligny et tenait à ce que les chefs de corps, de passage à Orizaba, fissent acte de politesse vis-à-vis du ministre de France. Il ne me dissimula pas sa pensée à ce sujet. Aussi, le lendemain matin, je m'informai très exactement du moment où M. de Saligny serait absent de chez lui. J'allai déposer à sa porte une carte qu'il ne me rendit même pas, et nous n'eûmes jamais d'autres relations. Je partageais, je l'avoue, toutes les préventions et toutes les répugnances que ce diplomate inspirait à l'armée, et que son entourage était encore venu augmenter. Cet entourage était, en majeure partie, composé de déclassés, de gens qui avaient perdu par leur faute des positions avouables en France, et qui étaient venus au Mexique chercher une nouvelle carrière, au milieu de la confusion générale, soit en briguant les principaux grades de l'armée que le parti conservateur cherchait à organiser, soit en s'occupant d'affaires. Et nous savons combien ce mot d' « affaires » est élastique ! Nous les traitions un peu en lépreux.

Nous faisons cependant une exception pour un ancien camarade qui, lui aussi, était une épave, mais dont les fautes n'avaient pu tarir entièrement notre estime : le colonel Dupin. Je l'avais beaucoup connu en Afrique où il était venu faire son stage, comme capitaine d'état-major, dans le 4<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique. Il était à la prise de la Smala, et, sur le fameux tableau d'Horace Vernet qui représente ce guerrier épisode, il figure au premier plan, dans une situation



un peu idéalisée par l'imagination féconde du grand peintre militaire. Depuis, partout où l'on échangea des coups de sabre on vit toujours Dupin : en Crimée, en Italie; et partout il attira l'attention par de remarquables qualités de soldat. Il ne pouvait pas laisser faire l'expédition de Chine sans lui. Il y alla, comme chef du service topographique, dans l'état-major du général de Montauban, et, la veille de Palikao, il faillit se faire enlever par les Chinois, avec quelques autres officiers qui périrent dans d'atroces tourments. Il rapporta du pillage du Palais d'été beaucoup de précieux souvenirs dont il ne fit pas mystère, car de nombreux amateurs, admis à visiter sa collection d'objets d'art, admirèrent le goût artistique qui avait présidé à sa formation. Mais ce soldat avait des défauts soldatesques assez nombreux. Il était comme les compagnons de Robert le Diable à l'Opéra; il aurait pu chanter avec eux : « Le vin... le vin, le vin, le jeu, les belles. Voilà... voilà... voilà mes seules amours. » Il ne pouvait pas résister à la vue d'une carte, et ce défaut mignon le jetait dans des alternatives de bonne et de mauvaise fortune; tant et si bien qu'un jour, il eut l'idée de réaliser sa collection et l'inconscience d'en faire annoncer la vente par les journaux. Ce fut un scandale énorme dont on profita pour représenter comme de simples pillards les conquérants de Pékin. Et, sous la pression irrésistible de l'opinion publique, Dupin fut mis en retrait d'emploi.

La campagne du Mexique s'ouvrit. Dupin, aussitôt, prit du service dans l'armée mexicaine. Bientôt, le général en chef jugea qu'il était absurde de se priver des services d'un homme pareil, et lui confia le commandement de la contre-guérilla chargée de purger les Terres-Chaudes des bandes innombrables et insaisissables qui les infestaient. Dupin eut carte blanche pour accomplir sa mission, et il s'en tira à merveille. C'était

une espèce de *condottiere* du seizième siècle, un capitaine d'aventures qui aurait fait pousser des cheveux blancs à tous les comptables, mais qui était superbe à la tête de ses enfants perdus, véritables types de brigands qui eussent détroussé le voyageur, s'ils n'avaient pas trouvé plus d'avantages à détrousser ceux qui détroussaient les voyageurs.

Je le revois encore, dans l'uniforme éclatant et bizarre qu'il avait adopté : un dolman rouge, ouvert, flottant sur la chemise de flanelle et orné des cinq galons d'or de colonel, dont le nœud hongrois recouvrait les deux manches; une large culotte blanche qui se perdait dans des bottes montant jusqu'au genou, et le sombrero mexicain de feutre gris clair, aux vastes bords plats, historiés comme une mitre d'évêque, garnis de pampilles, dont la coiffe était entourée d'un énorme bourdaloue d'or. Il fallut bien récompenser ses services, en oubliant ses fautes. On le remplaça d'abord en activité hors cadre, et, à la fin de l'expédition, il fut nommé chef d'état-major de la division de Montpellier. Là, je le revis encore; mais il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le climat meurtrier des Terres-Chaudes, dont il n'avait pas songé à combattre les effets terribles par une sage conduite, avait fait son œuvre. Et ce héros, se survivant à lui-même, attendait, en se traînant péniblement, la mort qui allait apparaître.

Orizaba, qui était devenue notre principale place d'armes, le siège de nos dépôts, notre lieu de concentration, est une espèce de grande villace mal bâtie et mal pavée. Ses maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, surmonté d'un toit de tuiles, débordant sur la rue en forme d'auvent, pour garantir les passants de la pluie et du soleil. Le climat y est agréable, car on est très près des derniers contreforts de la chaîne des Cordillères, qui marquent la limite des Terres-Tempérées et des Terres-Froides. La population est une



sorte d'olla-podrida de toutes les races humaines, amalgamées, mélangées, croisées, depuis le Peau-Rouge le plus authentique jusqu'au Blanc le plus pur. Elle n'a pas, par conséquent, de type particulier; elle ferait le désespoir ou le bonheur, ça dépend, d'un ethnographe. Cependant, dans le fond, elle est de race indienne, et c'est ce qui la rend, en général, douce, inoffensive et même timide. Le noble métier des armes répugne à son tempérament. Aussi, de tout temps, l'armée mexicaine a-t-elle été recrutée au moyen de la « presse ». C'est une méthode simple et expéditive qui s'applique de la façon suivante : un beau matin, on barre à la fois toutes les rues d'une ville. On arrête tous les hommes qui s'y trouvent, puis on extrait du troupeau ainsi formé tous les bipèdes qui semblent en état de porter les armes. On les attache solidement les uns aux autres, et on les dirige sur les dépôts des régiments qui ont besoin d'augmenter leur effectif. On peut juger ce que doit être une armée recrutée de cette façon-là. Et cependant, bien qu'incapables de résister en rase campagne au choc d'un corps dix fois inférieur en nombre, les troupes mexicaines font souvent preuve de constance, sous un feu à longue portée, et derrière un abri, derrière un mur, elles ne se comportent réellement pas trop mal.

A Orizaba, l'on est assez éloigné de la côte pour ne plus guère voir que le costume national mexicain : la veste ronde très courte, ouverte sur la chemise, le pantalon collant par en haut et démesurément élargi dans le bas, retenu à la taille par une ceinture et orné, sur les coutures extérieures, soit d'une bande étroite, soit d'une rangée de petits grelots ou de boutons d'argent, le sombrero, chapeau de paille ou de feutre, à coiffe basse et à bords plats et larges. Les femmes portent le costume espagnol : la jupe courte, la basquine cambrée, la mantille, la résille, avec des fleurs dans les

*Robt. Lantier*

cheveux. Le costume des Indiens est tout à fait primitif. Pour les hommes, un haillon quelconque et une sorte de couverture d'étoffe grossière percée, au centre, d'un trou dans lequel ils passent la tête et qui leur retombe en manteau sur le corps. Ça s'appelle zarape, et c'est obligatoire. Les gens riches la portent en fine laine, et en tissu qui atteint parfois des prix très élevés. Pour les femmes, une chemise de toile, un jupon ample et plissé et une sorte d'écharpe : le rebozo, avec lequel elles se drapent le haut du corps et qui leur sert pour se couvrir, pendant la nuit.

J'ai déjà dit que ce qui avait rendu si lents les débuts de la seconde expédition, c'était l'insuffisance des moyens de transport, dont on ne s'était pas assez inquiété à Paris, et qui seront, je le crois, la première condition du succès dans toute guerre future. Cependant, les attelages, voitures, harnais qu'on était allé recueillir un peu partout, à New-York, à la Nouvelle-Orléans et jusqu'au Venezuela, commençaient à affluer à la Vera-Cruz. Mais on ne pouvait pas compter uniquement sur les approvisionnements qui nous arrivaient à travers l'Océan et négliger les ressources considérables que renfermait le pays. Or, pour s'emparer de ces ressources, il fallait occuper ce pays. C'est pour cela que le général en chef poussait en avant ses têtes de colonnes, et qu'il avait fait franchir les défilés des Cumbres à la division Douay, qui avait passé sans résistance sérieuse et marché jusqu'à San-Agostino del Palmar, à quatorze lieues plus loin. En même temps, le général Bazaine évacuait les Terres-Chaudes et, passant par Jalapa, où il recueillait la brigade de Berthier, il arrivait jusqu'au fort de Perrotte qui, en 1847, avait opposé une résistance très sérieuse à l'armée américaine du général Scott. Les Mexicains, qui étaient décidés à concentrer tous leurs efforts pour défendre Puebla, avaient abandonné sans combat toutes



leurs positions. Du reste, le général Bazaine aurait eu de quoi briser tous les obstacles, car il avait avec lui le 3<sup>e</sup> régiment de zouaves, colonel Mangin; le 51<sup>e</sup> de ligne, colonel Garnier; le 62<sup>e</sup> de ligne, colonel Aymard; le 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied, commandant d'Albici; un escadron du 12<sup>e</sup> de chasseurs et plusieurs batteries d'artillerie. Tous ces mouvements accomplis, il ne restait plus en arrière qu'un seul régiment, le 81<sup>e</sup> de ligne, colonel Mery de la Canorgue. Il était chargé d'occuper la route des Terres-Chaudes, qu'on ne pouvait pas encore abandonner à la garde de notre contre-guérilla. Le général Forey, pour pouvoir attirer à lui, le moment venu, ce régiment, avait réclamé une brigade supplémentaire, dite de réserve, composée du 7<sup>e</sup> de ligne et de la légion étrangère, et qui, sous les ordres du général de Maussion, allait venir de France pour garder les derrières de l'armée.

Ma place était auprès du général de Mirandol, à San-Agostino del Palmar, qu'on appelait tout simplement Palmar.

De mes quatre escadrons, l'un marchait avec la colonne Bazaine; l'autre restait provisoirement à Orizaba, avec le commandant Carrelet, le fils du général dont la division joua un rôle au coup d'État; le troisième était à Palmar. J'emmenai le quatrième d'Orizaba, que je quittai le 6 décembre, mais je ne le gardai pas longtemps.

Je fis la première partie de la route, sous les ordres du colonel Jollivet, plus ancien que moi, qui conduisait deux bataillons de son régiment, une batterie d'artillerie et mon escadron de cavalerie. Le premier jour, nous allâmes coucher à seize kilomètres d'Orizaba, à Tecamaluca. Ce fut une partie de promenade. La route, très bonne et très bien entretenue, remontait le fond d'une large vallée, entre deux montagnes élevées et boisées. A chaque pas, nous rencontrions des vil-

lages, des haciendas, des ajoupas d'Indiens. C'était très pittoresque. En outre, à mesure qu'on s'élevait, l'air devenait plus vif et plus froid. Le lendemain 17, nous ne fîmes que douze kilomètres, jusqu'à Alcuçengo, gros village indien, ancien préside, c'est-à-dire bague espagnol, où il restait encore des maisons en pierre et une église. Nous allions lentement, à cause des rudes et continuelles montées de la route qui nous obligeaient, à chaque mauvais pas, à doubler les attelages, opération longue et fatigante.

Là, nous étions tout à fait au pied des Cumbrès. Figurez-vous un mur vertical d'une hauteur prodigieuse, qui s'étend à perte de vue, à droite et à gauche, sans qu'on puisse savoir par où il sera possible de le franchir autrement qu'avec des ailes. On n'aperçoit aucune route, aucune fissure, rien! Ce n'est qu'en se mettant pour ainsi dire le nez dessus qu'on finit par découvrir une fente, une rainure que je comparerais au passage de la Gemmi, si j'étais sûr que tous mes lecteurs connussent l'espèce de cul-de-sac de la vallée de Louèche, dans le Valais. La route s'engage dans cette fissure, et grimpe en se tire-bouchonnant dans les deux défilés successifs qu'on appelle les « Grandes » et les « Petites-Cumbrès », et qui sont séparés par une étroite vallée, au fond de laquelle bouillonne un torrent qu'on traverse sur un pont solide, bâti par les Espagnols : le Puente-Colorado. La nature a tout fait pour rendre ce passage infranchissable. C'est une succession de positions formidables, où une poignée d'hommes résolus arrêterait une armée, et nous ne pouvions comprendre, en les contemplant, comment nos fantassins s'y étaient pris pour en déloger les troupes mexicaines, qui avaient seulement fait mine de leur disputer le passage.

Nous employâmes toute la journée du 18 à franchir le premier défilé, les « Grandes-Cumbrès », et, ce jour-



là, nous ne fîmes que deux lieues. C'est que la route, très raide, pour arriver au sommet de ce col si étroit, fait vingt-trois lacets, à chacun desquels il fallait dételer trois voitures pour en faire passer une. Dans ce couloir, il régnait un froid glacial, et, jusqu'à onze heures du matin, nous fûmes ensevelis dans un brouillard tellement épais qu'on ne voyait pas à deux mètres devant soi. Un kilomètre de descente rapide sépare le point culminant de ce premier défilé de Puente-Colorado, où nous trouvâmes, à la tête d'un fort détachement, le commandant Capitan, chef d'état-major de la division Douay, envoyé par le général pour nous recevoir, et protéger notre passage en prenant à revers des positions que l'ennemi, d'ailleurs, n'avait plus envie de réoccuper.

A Puente-Colorado, je pris congé de mon camarade Jollivet, qui filait sur la petite ville de Tehuacan avec ses deux bataillons et sa batterie, et qui m'emprunta, en outre, mon unique escadron. Le colonel Jollivet avait une mission bizarre à accomplir : il allait chercher de la monnaie, il allait « faire changer », comme on dit dans les ménages. La Trésorerie de l'armée était très abondamment pourvue en or et en billets de banque, mais elle manquait presque complètement de monnaie divisionnaire d'argent. De sorte que les officiers et la troupe étaient uniquement payés en or, et presque toujours en doublons ou onces d'Espagne qui valaient, selon le change, de 83 à 86 francs pièce.

Pour les officiers, c'était déjà un très grand embarras, car les menues dépenses courantes ne se soldent pas facilement en pareille monnaie. Mais, pour la troupe, c'était presque l'impossibilité de vivre. Comment payer les dépenses de l'ordinaire et faire le prêt aux hommes ? C'était donc une opération de change qu'on allait tenter à Tehuacan, où le payeur général de l'armée comptait trouver 300,000 francs en argent, qu'on devait se faire

remettre, de gré ou de force, contre pareille somme en doublons d'Espagne ou en billets.

En arrivant à Tehuacan, le colonel Jollivet trouva les « puros », c'est-à-dire les libéraux, postés à l'entrée de la ville et disposés à la lui barrer. Ils furent chargés et sabrés d'importance par l'escadron du capitaine Aubert, qui nous rapporta de là une véritable moisson de lances. La colonne n'eut pas d'autre perte que celle du cheval du colonel Jollivet, qui s'était mis à la tête de l'escadron pour charger. En sautant un fossé, l'animal désarçonna son cavalier, continua de charger pour son propre compte et se laissa prendre. Il fut rendu, longtemps après, au colonel, à Mexico, et en très bon état d'entretien. C'était un beau normand ; mais comme il n'était pas apte à la reproduction, il n'avait pas grande valeur pour les Mexicains, qui cherchaient surtout à améliorer leurs races avec nos étalons arabes. A Tehuacan, on trouva non pas 300,000, mais 500,000 francs en pièces d'argent. On trouva aussi une grande provision de sel, et ce fut un grand soulagement pour l'armée, car elle manquait à la fois de monnaie et de sel.

Pendant cette expédition, j'avais continué ma route avec le reste du convoi, en me joignant à la colonne du commandant Capitan. Nous franchîmes en un jour les huit lieues qui séparent Puente-Colorado de Palmar. Après être descendus des Grandes-Cumbrès, il fallut grimper dans les Peñites, qui n'étaient pas moins raides ; mais, parvenus à leur sommet, nous débouchâmes tout à coup sur un plateau immense, mollement ondulé et bordé, à l'horizon lointain, par une ligne bleue de montagnes qui semblaient assez basses.

Cette plaine était à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. On fit la grande halte à un petit bourg, bâti en pierre, et appelé la Cañada, où étaient cantonnées deux compagnies du 99<sup>e</sup> de ligne, chargées de garder la sortie des défilés. Et notre con-



voi piqua droit sur Palmar, au milieu d'interminables champs de maïs, et aussi au milieu d'une poussière aveuglante ; car cette terre fertile est extrêmement meuble, et, pendant la sécheresse, un oiseau, en s'y posant, soulève un petit tourbillon.

Enfin, le soir de ce même jour, avec la joie intense du propriétaire qui retrouve son chez-soi, et du père de famille qui rentre chez les siens, je couchai au milieu de mes chasseurs d'Afrique, cantonnés, non pas à Palmar même, mais à un kilomètre plus loin, à l'hacienda de San-Pietro, aux avant-postes, à leur place. On m'avait réservé une chambre, à l'hacienda, et après être allé rendre mes devoirs au général Douay, ainsi qu'à mon chef direct et ami, le général de Mirandol, je m'y logeai et y vécus aussi heureux que le permettait l'état encore précaire de ma santé. Après la petite expédition de Tehuacan, le second escadron était venu rejoindre le premier, et j'avais sous la main tous les braves gens avec lesquels j'avais fait la traversée. Le service n'était pas fatigant, loin de là. Au milieu de cette plaine, notre tâche de surveillance et d'exploration était facile, et nous n'avions rien à redouter de l'ennemi. Tous les efforts des libéraux se concentraient sur les préparatifs de défense de Puebla. De notre côté, et sur notre front, ils se bornaient à faire circuler des patrouilles qui avaient pour mission de faire le vide devant nous, en brûlant les moissons et en empêchant les indigènes d'approvisionner nos marchés. On explorait la plaine avec des lorgnettes. Quand on apercevait, dans le lointain, un groupe de lances mexicaines, un peloton de chasseurs montait sur les chevaux, sellés d'avance, et partait au grand galop. Jamais les Mexicains ne les attendaient, et, dès qu'apparaissaient les vestes bleues, les patrouilles ennemies s'envolaient. C'était donc le repos, agrémenté de promenades hygiéniques, pour les hommes et les chevaux. Du reste, le

guerre se faisait sans animosité et la lutte restait courtoise, si on peut employer ce mot, ou du moins aussi courtoise que possible. C'est ce qui faisait dire à M. Dubois de Saligny, avec sa jactance et sa présomption habituelles, qu'à la tête d'un bataillon de zouaves et d'un escadron de chasseurs d'Afrique, il se faisait fort de circuler dans tout le Mexique, sans être arrêté nulle part.

Les longueurs du siège de Puebla et la ténacité de ses défenseurs allaient répondre à ces rodomontades agaçantes. Sans doute, les lenteurs de nos préparatifs furent pour beaucoup dans les difficultés que nous allions rencontrer, mais il est juste de reconnaître que Juarez mit très habilement à profit le temps que nous lui laissions, et n'épargna rien pour se hausser au niveau des circonstances et pour donner un caractère national à la lutte qu'il soutenait afin de maintenir l'indépendance de son pays.

La plaine de Palmar fait partie de cet immense plateau de l'Anahuac qui constitue la troisième zone du Mexique, le troisième gradin : les Terres-Froides. Partout où l'eau se montre, il est très fertile en céréales, et le principal travail de sa population consiste à recueillir les eaux pluviales, dans de grands réservoirs qu'on appelle des « pressas ». Cette population est peu dense. Les villes sont assez rares, et, à l'exception des grandes cités, comme Mexico, Puebla, Guadalajara, Guanajuato, qui ressembleraient à des villes espagnoles, sans leurs immenses et populeux faubourgs habités par des créoles et des Indiens, elles sont toutes bâties sur le même plan : une place démesurée au centre, et, tout autour, des maisons rangées le long de rues spacieuses qui se coupent à angle droit. C'est le triomphe de l'échiquier. Sur la place, l'église, bâtie dans le style décoratif qu'on appelle le « style jésuite », et très ornée à l'intérieur. Seulement, depuis le triomphe des



libéraux, le budget des cultes ayant été supprimé, la plupart de ces églises, n'étant plus entretenues, présentaient déjà un aspect lamentable. Les habitants des villes sont presque tous créoles ou métis, la population indienne se groupant, de préférence, autour des belles haciendas, qui servent de centres aux grandes exploitations agricoles.

En dehors des céréales, la principale industrie est l'élevage des porcs et la culture du maïs, destiné à la nourriture de ces animaux. De même que, dans l'Armagnac, on dit souvent d'une jeune fille à marier qu'elle vaut tant de barriques d'eau-de-vie, de même là-bas, on disait des douces fiancées qu'elles valaient vingt mille, trente mille, cent mille cochons. Cependant, autour des villes, on cultive en grand des plantations d'agaves, sorte d'aloès qui sert à la fabrication du « pulque », la liqueur nationale. Voici comment on procède : on enlève le cœur de la plante, et, pendant la nuit, la sève vient remplir l'espace laissé vide par cette mutilation. On recueille cette sève dans un récipient et on en remplit des tonneaux où on la laisse fermenter. La boisson qu'on obtient ainsi conserve un goût d'herbe qui surprend le palais des Européens. Mais les indigènes en raffolent et en font une énorme consommation. Dans les cabarets ou « pulquerías », afin d'attirer le chaland par l'œil en même temps que par le gosier, on colore sa liqueur favorite des teintes les plus engageantes, en rose, en bleu de ciel. Le pulque grise comme l'eau-de-vie; cependant les cas d'ivrognerie ne m'ont pas paru très fréquents au Mexique.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1863, le général Douay levait son camp de Palmar, pour porter son quartier général quatre lieues plus en avant, à une petite ville nommée Guetchetolac. Il s'agissait, en étendant notre ligne d'occupation, d'augmenter la zone où nous nous appro-

visionnions, et aussi de nous emparer des nombreux moulins que contenait la petite ville, et qui nous étaient devenus nécessaires pour constituer nos réserves de farine. Guetchetolac était occupé par les deux brigades d'observation des généraux Carbajal et Rocas, qui détachaient, journellement, les patrouilles que nous avions, journellement, la peine de mettre en fuite. Ils ne songèrent ni à résister sérieusement, ni à détruire les moulins que nous visions. Quelques meules brisées furent vite réparées, et presque aussitôt, sous les ordres de l'Intendance, le service de la meunerie entra en activité. Le général Douay était établi à Guetchetolac avec le gros de ses forces : deux bataillons de zouaves, un bataillon de chasseurs à pied, un bataillon de fusiliers marins, un demi-bataillon du 99<sup>e</sup> et une batterie d'artillerie; le tout éclairé par trois escadrons, les deux miens et un du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique. En même temps, le colonel Jollivet, avec son 95<sup>e</sup> de ligne, allait occuper, à deux lieues sur notre gauche, une autre petite ville appelée Tecamachalpo, se reliant à nous par le poste intermédiaire d'Agua-Guetchetolac, où commandait le capitaine Petit, de mon régiment, ayant sous ses ordres trois compagnies de chasseurs à pied et la moitié de son escadron. Notre extrême droite touchait à San-Andrés. Nous présentions ainsi un front solide, derrière lequel l'Intendance pouvait se mouvoir dans une large zone.

L'état-major avait assigné à chaque corps de troupes un quartier de la ville, sans se préoccuper le moins du monde de la population, avec laquelle, d'ailleurs, nos troupiers firent tout de suite bon ménage. Du reste, ces malheureux Indiens ou métis avaient fait un long apprentissage de la résignation. Depuis un temps immémorial, ils étaient pillés tantôt par les uns, tantôt par les autres; mais toujours pillés, toujours victimes, toujours opprimés. Ils étaient réduits à l'état passif le